

Magali Fontargente

# Maliarka

*Roman musical*

EDILIVRE



*À mon père, ce révolté.*

EXTRAIT



# Chapitre 1

## Giocoso

Maliarka alluma la bouilloire et consulta l'heure à la pendule suspendue au-dessus du bureau de la loge. Elle ne portait jamais de montre. Les sons suffisaient généralement à rythmer sa journée. Aux notes mates et lentes d'ouverture du petit matin – le grésillement de la radio, l'eau qui bout, le clapotage de la douche, les pas encore traînants sur le carrelage, le bruissement des vêtements – succédaient le *Carmina Burana* des cavalcades depuis les hauteurs de la résidence jusqu'à la cour, assorties de quelques exclamations et civilités échangées entre locataires, puis la gavotte accélérée des abonnés au billet de retard, et enfin, ce soupir qui précède l'arrivée du facteur.

Le hall de la Résidence Larrey formait un L entre la rue et une cour intérieure bordée par le Conservatoire de musique. Depuis sa loge, côté cour, la gardienne reconnaissait toujours l'arrivée du facteur à sa façon lente d'ouvrir la porte et d'utiliser son vélo pour la bloquer, la résonnance métallique des rayons de la roue contre le châssis, le froissement de la sacoche sous la pression du

majordome. Puis, débutait un concert de percussion, celui des clapets de boîtes aux lettres qui avalaient le courrier des résidents. Ce matin-là, le facteur repartit sans passer par la loge. Pas de courrier, donc. La gardienne referma prestement la fenêtre et arracha au passage la feuille de l'éphéméride.

Maliarka sortit tout de même vérifier sa boîte aux lettres au cas où une enveloppe ou un mot d'une résidente y eussent été déposés en son absence. Ce matin : rien. Enfin, si. Un petit bout de papier déchiré et plié en deux, poussé dans l'angle, au fond. Elle le déplia et lut : 366. Une petite note manuscrite, comme arrachée d'un cahier d'étudiant. Maliarka en fit une boulette qu'elle lança dans la poubelle du hall.

De retour dans sa loge, la gardienne jeta un coup d'œil à l'almanach accroché au-dessus d'une statuette d'Euterpe. Les premiers jours de septembre lui ramenaient non seulement tous les préparacionnaires des lycées de Toulouse, de retour dans leurs turnes étudiantes, mais aussi Clément. Elle ne savait jamais comment présenter Clément. Fallait-il dire enseignant ? Prof de philo ? Professeur à Fermat ? Agrégé de philosophie ? Quant à leur relation, c'était plus trouble encore : copain ou ami constituaient des termes trop vagues. Fiancé, trop formel. Amant, trop romanesque. Mec, bien trop trivial. Compagnon était étymologiquement exact : celui avec qui elle partageait le pain, même si le partage ne pouvait se réduire à son aspect alimentaire. En revanche, ils ne partageaient pas le même toit, Maliarka occupant seule son logement de fonction et Clément son appartement situé derrière la Place Esquirol. Tous deux s'étaient déjà amusés à imaginer à quoi ressemblerait un foyer où Euterpe ondulerait face à Socrate,

où Heidegger croiserait Beethoven au détour d'une étagère, où les écharpes noires et les vestes grises de Clément côtoieraient les grands châles fleuris de Maliarka dans la pénombre d'une penderie. L'idée les faisait sourire, mais rapidement, la hantise de voir le quotidien grignoter leur relation éteignait cette fugace projection. Une certaine routine s'était cependant déjà installée entre eux, une routine dictée par leurs contraintes professionnelles respectives, les traditions familiales, mais aussi quelques superstitions amoureuses telles que s'offrir un petit menu à la *Crêpe d'Or*, où le couple avait dîné ensemble pour la première fois, deux ans auparavant.

Vers dix heures, le téléphone sonna.

– Maya ?

Même avec le voile téléphonique, Maliarka adorait la voix de Clément, sa douce tonalité de hautbois et cette jolie modulation avec laquelle il prononçait son surnom. Ses deux semaines d'absence lui avaient semblé longues, d'autant que Clément, qui n'avait rien d'un adepte du téléphone, se manifestait peu vocalement : toute sa belle inspiration, sa verve, et même ses gentilles ironies fondaient instantanément au contact d'un combiné. La conversation fut donc brève, juste le temps de se donner rendez-vous le soir même à la *Crêpe d'or*, histoire de fêter leurs retrouvailles.





## Chapitre 2

### Amoroso

Clément ne ronflait pas. Il respirait lentement, profondément et produisait parfois un léger sifflement qui s'achevait par une reprise de souffle saccadée. Souvent réveillée avant lui, Maliarka l'écoutait. Avant d'ouvrir les yeux et d'apercevoir sa silhouette étendue près d'elle dans la pénombre, elle se concentrait sur l'écoute de ce son discret et régulier d'une respiration assoupie. Ce qui l'avait immédiatement charmée chez Clément, c'était avant tout l'harmonie et la musicalité qui émanaient de sa personne. Il avait sans doute hérité de sa mère cette sérénité propre aux Britanniques, ce calme élégant et souriant, cette politesse presque maladroite. Par son allure, sa voix et même ses silences méditatifs, Clément représentait pour Maliarka l'incarnation du trio pour piano, violon et violoncelle de Schubert : un morceau en miroir, une dialectique magistralement Clémentienne, des accords au piano sur lesquels glissent les notes du violoncelle, puis la ligne mélodique reprise à son tour par le piano, les mouvements lyriques, exaltés, qui s'éteignent doucement, le son

vaguement plaintif du violoncelle auquel répond la douceur du violon, l'impression de mystère créée par les staccatos et, derrière une apparente froideur, quelque chose de profond, d'infini. C'était cela, Clément : l'incarnation de l'œuvre d'un musicien rongé par la maladie, talonné par la mort et qui sublime sa détresse en composant une musique intemporelle. Dès les premiers regards, Maliarka avait perçu cette musique expressive, à la fois douloureuse et suave. Elle l'avait entendu du fond de son âme aussi clairement que d'autres auraient repéré ses yeux bleus ou les fossettes encadrant son sourire.

Ainsi, Maliarka ne cessait d'écouter Clément, même la nuit, surtout la nuit. Si le jour était fait pour voir, la nuit n'était-elle pas faite pour entendre ? C'est, du moins, l'idée qu'elle avait exprimée la veille à Clément, lors de leur dîner à la *Crêpe d'Or*.

– La vision a quelque chose d'immédiat, de brutal. On ne peut pas y échapper. Avec le son, c'est un peu comme la lecture : tu peux créer ton propre film intérieur, dessiner le décor et les personnages en fonction de ce qu'évoquent les sons dans ton esprit.

Clément avait opiné en souriant, signe qu'il n'était pas complètement d'accord, mais qu'il renonçait à dégainer l'argumentaire du prof de philo et à transformer leur dîner en dissertation. Il s'était donc contenté de la regarder silencieusement, de détailler avec ravissement la façon dont elle saisissait son verre, découpait le pain ou ramenait sa longue chevelure brune derrière ses épaules. Une averse avait éclaté à la sortie du restaurant ; tous deux s'étaient rapidement entendus pour rentrer ensemble chez Maliarka, dont l'appartement ne se trouvait qu'à quelques mètres à pieds de la crêperie.

– Il faudra mettre le réveil à sonner à sept heures. Je dois passer chez moi récupérer quelques affaires avant d’aller au lycée... Et voir si Oscar va bien.

Les affaires auraient peut-être pu attendre, mais certainement pas Oscar. Clément détestait laisser son chat seul toute une nuit et, lorsqu’il découchait, il repassait toujours le voir dès le lendemain, à l’aube.

Lorsqu’à sept heures, la radio s’était mise à grésiller les premières nouvelles locales, Maliarka avait eu le temps d’écouter Clément dormir et la résidence se réveiller ; les premières conversations assourdies dans la rue, les locataires matinaux qui descendaient chercher les croissants et croisaient les fêtards de la veille, accrochés à la rampe, cherchant leur palier en titubant.

Au début, Clément se montrait réticent à passer la nuit chez Maliarka, non seulement à cause d’Oscar, mais aussi parce qu’il redoutait que des étudiants puissent le voir sortir au petit matin du logement de la gardienne, et plus gênant encore, d’une résidence qui n’était censée accueillir que des jeunes filles. Certes, l’entrée n’était pas interdite à la gent masculine, et d’ailleurs, seule une étroite ruelle séparait l’internat des garçons de la porte de la résidence, dont le code d’accès avait fait le tour du lycée à une vitesse défiant celle de la lumière. Clément préférait néanmoins s’extraire de cet univers étudiant et abriter sa vie privée derrière l’imposante porte cochère De la rue du Coq d’Inde, où il résidait. Mais à Toulouse, dont le centre-ville ne se réduit finalement qu’à un gros village, le couple avait inévitablement été aperçu par quelques préparateurs et la rumeur avait galopé à une vitesse concurrente de celle du code de la résidence. Clément avait donc fini par abandonner la plupart de ses scrupules et se laissait plus

facilement convaincre de passer la nuit chez sa compagne, sans se sentir obligé de quitter les lieux en catimini aux premières heures du jour.

Ce matin-là, vers huit heures, il embrassa Maliarka et lui donna rendez-vous au *Madrigal* à la pause-déjeuner. Elle l'accompagna jusqu'à la porte et lui dit au-revoir en russe tandis qu'il s'éloignait en reculant sans parvenir à la lâcher des yeux.

La gardienne rentra ouvrir le rideau de la loge et salua le peloton des résidentes qui se lançaient à l'assaut des plus grandes distinctions scolaires. Elle arracha la feuille de l'éphéméride, où le mot *rentrée* figurait en caractères gras. Elle allait devoir redoubler de vigilance. Non seulement allait-il falloir repérer les nouveaux visages des locataires, mais aussi et surtout leur empreinte sonore. À chaque rentrée, c'était toute l'acoustique de la résidence qu'elle reconstituait et mémorisait, et c'est ce qui lui permettait infailliblement de gérer les intrusions et veiller à ce que le bizutage ne tourne pas au fait divers. Avec les chartistes, aucun problème : affublés de ridicules bonnets rouges retombant sur leur épaule telles des tulipes fanées, les étudiants de deuxième année, les *kharrés*, surgissaient au coin des rues comme des ménestrels échappés d'un vieux grimoire et mettaient leurs bizuths au pas en leur baragouinant d'obscures paroles d'un autre temps. De vrais fadas, mais complètement inoffensifs. Au maximum de leur délire, ils rentraient trempés et hilares d'une cérémonie itinérante au cours de laquelle ils offraient une sorte de baptême aux nouvelles recrues en les plongeant dans les fontaines de la ville. Leurs cousins d'hypokhâgne ne représentaient pas davantage un danger incontrôlable. Aisément reconnaissables aux initiales HK peintes en bleu

sur les joues, ils se contentaient de promener en ville leurs bizuths déguisés en sacs poubelle, à qui ils faisaient vendre des cotons tiges à dix francs. Maliarka se méfiait davantage des taupins et des vétos, dont les rituels initiatiques moins raffinés se teintaient parfois de violence et tournaient à l'épreuve de force.

Des pas pressés s'arrêtèrent devant la loge. Daphné De La Fosse, pensa Maliarka avant même de relever la tête, l'éternelle retardataire qui se payait le luxe de commencer sa deuxième année de prépa avec deux heures de retard.

– Le loyer ! annonça la locataire en tendant un chèque à la gardienne.

L'étudiante détala en tâchant d'effacer la panne d'oreiller inscrite sur sa joue droite. La gardienne rangea le chèque et cocha la case *loyer du mois d'août*, dans le dossier de mademoiselle De la Fosse qui, en matière de retard, se montrait assez polyvalente. Puis, elle enclencha la bouilloire. Dix heures, l'heure du thé. Celle du facteur, aussi. Une symphonie matinale devenue familière, aux légères variations mélodiques d'un jour sur l'autre. Le facteur passa la tête à l'angle du L. La gardienne avança à sa rencontre.

– Déjà un colis ! ricana-t-il.

Comme l'année précédente, la gardienne s'apprêtait à réceptionner pour les locataires des dizaines de colis, la plupart contenant des vivres, comme si Toulouse était une ville en état de siège. Des mères bileuses expédiaient depuis leur province des kilos de biscuits et de charcuterie locale à leur petite exilée toulousaine venue tenter la grande aventure fermatienne. Maliarka plaisanta quelques instants avec le facteur au sujet des donzelles sur-couvées de la résidence, puis elle déposa le paquet dans la loge avant de retourner vérifier sa boîte aux lettres. Rien. Enfin, si. Un

papier plié, poussé dans l'angle, au fond, comme la veille. Maliarka le déplia d'un geste exaspéré et lut : 365. Elle le froissa mais, cette fois, le garda au creux de la main. Elle rentra à pas lents dans son bureau, l'air perplexe, le regard dans le vague. Une plaisanterie, certainement. Il était d'humeur bien joviale, ce facteur... Une bonne tête méridionale, un accent chargé des plus vives couleurs du Lauragais, et sous la moustache du père de famille responsable, le sourire gentiment espiègle qui annonce la couillonnade... Une sorte de Rigoletto toulousain. L'eau se mit à bouillir bruyamment. Ou alors les taupins. Un jeu de chiffres, une suite logique, une blague de futur polytechnicien. La bouilloire se mit en arrêt automatique. Trois chiffres à décoder. Six, avec ceux de la veille. Et d'ailleurs, six chiffres ou deux nombres ? Ou peut-être rien à décoder du tout. Sans doute le farceur épiait-il sa réaction, caché non loin du carreau de la loge. Maliarka plongea son sachet de thé dans l'eau bouillante et résolut de ne plus y penser.